

Comment les enfants construisent leur monde intérieur...

Entretien de Jacques Lévine avec Géraldine Chaplin

in *Fenêtre sur cours*, publication du SNUipp

n°192- 28/08/2000

Pourquoi l'enfant se construit son monde, avec ses rêves, ses peurs, sa magie ?

L'enfant a besoin de ce monde privé, pour se cacher, éviter un regard intrusif. Tout individu organise une construction intérieure pour pouvoir affronter le monde extérieur. J'utilise pour décrire cela le "moi-maison". Le moi se construit comme une maison, à trois étages ; une cave, des appartements et un grenier la composent. La cave représente ce qui se construit au début de la vie, le moi pulsionnel. On y trouve les besoins de symbiose avec la mère, les besoins de mégalomanie, de toute puissance, la phase oedipienne avec le besoin de pénétrer dans le monde secret des adultes, et le cognitif sauvage qui correspond au raisonnement syncrétique de l'enfant, différent du raisonnement rationnel.

Le social, au rez de chaussée et à l'étage, est le monde des normes. Il édicte la façon dont on se conduit. On y trouve le moi familial, le moi scolaire, le moi sexuel, le rapport aux camarades. C'est à ce monde que l'enfant se réfère pour voir s'il se conduit bien ou pas. Ce monde là implique l'intelligence des situations.

Le grenier, c'est le rêve ?

Le grenier, représentant du moi fictionnel se compose de trois instances : le moi ludique, difficile à définir, est un espace en dehors des menaces du réel. Cela permet à l'enfant d'imaginer ce qu'il peut faire face au danger. Il lui donne le sens du tout possible, indispensable pour pouvoir se confronter, pour éviter la peur tout en la projetant, en imaginant les agressions, les châtements. Viennent ensuite le moi mythique et le moi projectif. Dans ce dernier, l'enfant projette ses problèmes intimes, inavouables, non résolus. Comme lorsque l'enfant se dispute avec ses parents, il imagine alors qu'ils le rejettent, qu'ils ne l'aime pas ou plus. Il projette alors cela sous

forme métaphorique, en jouant avec des figurines ou dans ses rêves. C'est l'envers des choses, un espace où est projeté ce qui ne peut pas être dit, comme "J'adore ma mère mais je la déteste", "Suis-je normal ?". Mais il faut voir la construction de ce monde dans son ensemble. Je réduirais cela à un problème d'équilibration entre ces mondes, entre ces différents aspects du moi, pulsionnel, social et fictionnel et de capacité de dialogue avec ce monde intérieur. Car nous sommes constamment en dialogue avec notre identité, avec l'image que nous avons de notre fonctionnement et de nos vécus.

L'enfance est-elle caractérisée par des déséquilibres entre ces parties du moi ?

Absolument. Certains enfants sont au départ très travaillés par leurs pulsions de symbiose, de fusion ou d'emprise sur le corps de la mère, d'autres sont en pleine mégalomanie, et veulent à tout prix montrer leur force. D'autres encore sont dans le conformisme, l'obéissance, la soumission, ou dans l'imaginaire. Mais l'enfant ne peut pas se définir sur un mode standard. Ce moi-maison est en construction ; chacun le construit selon des dosages différents et ce n'est jamais le fruit du hasard.

Ce dosage propre à chacun ne trouverait-il pas son origine dans la cave ?

Bien sûr, tout dépend de l'accueil que les parents font au besoin d'emprise de l'enfant, à son besoin de toute puissance et des règles sociales qu'ils y opposent. Toute cette équilibration est organisée par un conflit ou une complémentarité entre ces deux directions. C'est un tiraillement permanent entre une expansion soit dans la toute puissance, soit dans l'ordre établi. Tout dépend alors des accompagnants internes, des modèles d'identification.

Quel est le rôle des parents dans la construction de leur enfant ?

Les parents sont toujours tiraillés entre la volonté de laisser libre cours à la vitalité première de leur enfant et le besoin de le socialiser et de le conformer à certaines règles. Ils sont obligés de faire des compromis entre les deux modes de territorialisation de l'enfant. Ce va-et-vient peut être assuré de deux façons différentes : soit ils sont complices de l'enfant qui cherche sa force, soit ils sont représentants de l'ordre social. Une troisième voie voudrait qu'ils représentent les deux instances, le pulsionnel et le social. Dans ces conditions, les parents peuvent prendre un peu plus de distance et transmettre à l'enfant une autre façon d'être dans la vie, en mettant de l'humour tant dans l'admiration qu'ils ont pour l'enfant que dans l'obligation du respect des règles sociales. C'est aussi valable pour l'enseignant.

Où se situe l'école dans cette construction ?

L'école intervient en ne voulant pas connaître cette construction, ni les conflits qui l'accompagnent. L'école demande à l'enfant d'avoir un moi social défini, un moi scolaire bien aligné sur les normes, avec, selon les cas, souplesse ou rigidité. Mais globalement, les enseignants ne savent pas accompagner cette construction du moi-maison. Cela n'est pas inclus dans leur relation avec l'enfant. Par ailleurs, des enfants très différents les uns des autres rentrent à l'école de plus en plus tôt.

Certains s'adaptent, pour d'autres on a l'impression que la maternelle rend de grands services. Mais toute une série d'enfants ne sont pas encore construits, ils en sont encore au moi de la cave : l'oralité et l'analité, la symbiose et la mégalomanie. Ils ont encore besoin de s'approprier leur corps, et n'en sont pas encore à accepter l'ordre établi. Or ils sont pris là dans le groupe massif, on ne tient pas compte de l'état de leur construction. Et cela peut avoir des conséquences : certains enfants vont s'adapter au groupe mais garder au fond d'eux-mêmes des nostalgies ou des violences qui éclateront à l'adolescence. Aussi, je collabore à l'élaboration de phases de transitionnalité. Car entre la famille et l'entrée dans le groupe, une série de chaînons sont nécessaires et ne sont actuellement pas respectés. Par exemple, la construction du langage passe par l'appropriation du corps car l'enfant a d'abord besoin d'être le représentant de sa personne. Pour cela je demande qu'on fasse des exercices d'investissement du corps, pour permettre la formation d'une image structurée du corps.

Pourquoi les enfants ne racontent pas ce qu'ils ont fait à l'école à leurs parents ?

Parce qu'une journée c'est une journée, pas deux. L'enfant a besoin d'être disponible à la maison, mais il peut parfois avoir besoin de raconter des choses qui l'encombrent, des problèmes non résolus. Il y a aussi une question de fierté : en rendant compte, l'enfant se met dans une position où il se sent dominé, pas libre de disposer de lui-même. Enfin, cela va à l'encontre d'un travail de digestion. En rentrant chez lui, l'enfant n'a pas suffisamment de distance avec ce qu'il a vécu à l'école.